Germanica

56 | 2015

Regards croisés sur l'Europe et les voisins européens

Avant-propos

Andrée Lerousseau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2884>

DOI : 10.4000/germanica.2884

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2015

Pagination : 7-13

ISBN : 9782913857353

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Andrée Lerousseau, « Avant-propos », *Germanica* [En ligne], 56 | 2015, mis en ligne le 30 septembre 2017, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2884> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2884>

*Regards croisés
sur l'Europe
et les voisins européens*

56/2015

Revue publiée par
l'Université de Lille 3
le Centre d'Études en Civilisations, Langues et Lettres
Étrangères (CECILLE EA 40 74)
le concours des Universités
du Littoral et de Valenciennes,
Revue.org et le CLEO

***Regards croisés
sur l'Europe
et les voisins européens***

Textes réunis par Andrée Lerousseau

SOMMAIRE

Regards croisés sur l'Europe et les voisins européens

Avant-propos	5
Judith MÜLLER	
Auf der Suche nach dem letzten Europäer in Judith Katzirs Roman <i>Matisse hat die Sonne im Bauch</i> – Eine israelische (Neben) Figur aus einer <i>Welt von Gestern</i>	15
Julie Anne DEMEL	
<i>Der hessische Landbote</i> von Büchner und <i>Der europäische</i> <i>Landbote</i> von Menasse – Eine Parallele	27
Maria BEHRE	
Europa als Labyrinth des Abendlandes. Michael Köhlmeiers Neu- Lektüre und Neu-Erzählung des Mythos	41
Alexandra LUDEWIG	
Es darf, nein, es muss weiter geträumt werden. Europäische Utopien und Dystopien in der deutschen Gegenwart(sliteratur) .	57
Ulrike STEIERWALD	
Europa – Heimat als Groteske	73
Elisabeth TROPPER	
Das neue Europa und seine Nicht(s)-Orte. Gekreuzte Perspektiven in Theatertexten von David Greig, Andrzej Stasiuk und Carles Batlle i Jordà	95
Éliane BEAUFILS	
Comment mettre en scène l'Europe pour l'expérimenter autrement – Trois stratégies théâtrales.	111
Simon HAGEMANN	
Performing Lampedusa – Über europäische Grenz- und Migrationspolitik in Elfriede Jelineks <i>Die Schutzbefohlenen</i> , Hans-Werner Kroesingers <i>FRONTex security</i> und BBMs <i>Po.W.E.R.</i>	125
Robert MENASSE	
Wir leben in einem „nicht mehr- noch nicht“- Zustand (Gespräch mit Julie Anne Demel).	141
<i>Repères</i>	149

Avant-propos

Il faut se faire les gardiens d'une idée de l'Europe, d'une différence de l'Europe *mais* d'une Europe qui consiste précisément à ne pas se fermer sur sa propre identité et à s'avancer exemplairement vers ce qui n'est pas elle, vers l'autre cap ou le cap de l'autre, voire, et c'est peut-être tout autre chose, l'autre *du* cap qui serait l'au-delà de cette tradition moderne, une autre structure de bord, un autre rivage.

Jacques Derrida, *L'autre Cap*¹.

Le texte de la conférence prononcée à Turin par Jacques Derrida le 20 mai 1990 – alors que l'Europe, appelée à faire route vers un nouveau cap, avait été témoin, une semaine auparavant, des violences survenues dans le stade Maksimir de Zagreb, prélude aux conflits interethniques qui allaient bientôt déchirer l'ex-Yougoslavie – nous tiendra lieu de fil d'Ariane pour l'introduction à ce numéro de *Germanica* qui rassemble un certain nombre de « regards » portés sur l'Europe et l'Union Européenne. Ce qui ressort de ces réflexions est en effet une suite d'interrogations analogues à celles que formulait le philosophe, il y a maintenant vingt-cinq années dans un contexte sensiblement différent, mais marqué, comme c'est le cas aujourd'hui, par la xénophobie, le racisme, l'antisémitisme et le fanatisme religieux ou nationaliste :

Le très vieux sujet de l'identité européenne a certes l'antiquité vénérable d'un thème épuisé. Mais ce « sujet » garde peut-être un corps vierge. Son nom ne masquerait-il pas quelque chose qui n'a pas encore de visage ? Nous nous demandons dans l'espoir, la crainte et le tremblement à quoi va ressembler ce visage. Ressemblera-t-il encore ? Et à celui de quelque *persona* que nous croyons connaître, Europe ? Et si sa non-ressemblance avait les traits de l'avenir, échappera-t-elle à la monstruosité ?²

1. — Jacques Derrida, *L'Autre cap*, suivi de *La démocratie ajournée*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 33. Les soulignements sont de l'auteur.

2. — *Ibid.*, p. 12-13.

De Derrida, nous retiendrons également la métaphore du cap, empruntée à Valéry³, tant il est vrai que depuis toujours – ainsi que nous l’enseigne le mythe fondateur, l’héritage venu de la Grèce – l’Europe a partie liée avec la mer, avec le voyage, l’aventure, le mouvement plus que l’enracinement, et le déplacement ou le recul de l’horizon, pour le meilleur comme pour le pire. D’où l’importance capitale que revêt la définition de cet horizon, qui n’est jamais indépendante de sa formulation, de la langue, source possible d’un enchantement et d’une adhésion à un projet, et de sa figuration par le biais de la littérature. Le manque d’un lien émotionnel à l’Europe ou plus exactement à l’Union Européenne est sans doute pour une part lié, ainsi que le déplorait Joachim Gauck dans son discours sur « les perspectives de l’idée européenne » prononcé le 22 février 2013 au château Bellevue, à l’absence d’un « grand récit », d’une narration à caractère historique et politique, calquée sur les récits forgeant la conscience nationale (bataille décisive contre un ennemi, révolution émancipatrice)⁴.

La crise sans précédent à laquelle est confrontée l’UE, incarnation certes imparfaite de l’idée d’Europe, crise qui résulterait entre autres de ce déficit d’amour suscité par l’absence d’un imaginaire commun, donnera-t-elle lieu à un ressaisissement, à une *Selbstbesinnung* qui ne pourra s’effectuer que dans une prise en considération de l’autre, permettant de retrouver un sens, une orientation, voire une destination, une *Bestimmung* ? À l’heure où le vaisseau au pavillon étoilé est menacé de naufrage, rongé de l’intérieur par les coutants populistes, l’apostrophe de Paul Valéry retrouve une actualité et une acuité particulières : « Eh bien ! Qu’allez-vous faire ? Qu’allez-vous faire AUJOURD’HUI ? »⁵. Ou, pour reprendre les termes utilisés par le protagoniste de la pièce de Bernard-Henri Lévy, s’interrogeant sur l’avenir de l’Europe dans une chambre d’hôtel, à Sarajevo, où il a été convié à prononcer un discours dans le cadre du centième anniversaire du début de la Première Guerre mondiale (on ignore d’ailleurs s’il s’acquittera ou non de cette tâche) : comment « hisser haut le drapeau de cette Idée européenne » dont le personnage, double de l’écrivain, est convaincu qu’elle représente « la

3. — *Ibid.*, p. 25-27 pour ce qui concerne la réflexion autour de Valéry.

4. — <https://www.bundespraesident.de/SharedDocs/Reden/DE/Joachim-Gauck/Reden/2013/02/130222-Europa.html> (dernière consultation le 24/ 05/ 2015), p. 6 : « In Europa fehlt die große identitätsstiftende Erzählung. [...] Wir Europäer haben keinen Gründungsmythos nach der Art etwa einer Entscheidungsschlacht, in der Europa einem Feind gegenüberstehen, siegen oder verlieren, aber gegebenenfalls seine Identität wahren konnte. Wir haben auch keinen Gründungsmythos im Sinne einer erfolgreichen Revolution, in der die Bürger des Kontinents gemeinsam einen Akt der politischen oder sozialen Emanzipation vollbracht hätten. »

5. — Paul Valéry, « Notes sur la grandeur et décadence de l’Europe », in *Œuvres*, tome II, Paris, Gallimard, 1960 (Bibliothèque de la Pléiade), p. 93.

dernière chance des peuples d'Europe »⁶, chance qu'il y aurait urgence à saisir si l'on ne veut pas que le très vieux rêve d'une entité européenne ayant revêtu de multiples visages à travers l'histoire ne sombre irrémédiablement ? Mais encore conviendrait-il d'abord de redonner un contour à cette Idée, parée d'une majuscule et enrobée, tout du moins dans l'esprit de celui qui s'adonne à un long monologue, d'une aura de gloire et de noblesse détonnant avec la réalité.

Faut-il, comme au lendemain de la Guerre Froide et de l'effondrement du bloc communiste, « repartir vers une Europe qui n'existe pas encore »⁷ et tracer pour cela la ligne d'un horizon inouï vers lequel avancer ? Et si tel est le cas, cela nécessite-t-il un changement radical de cap ou de direction, celle-ci pouvant désigner tout aussi bien le but, le *telos*, que le capitaine ?⁸ Et comment dégager des voies praticables afin d'atteindre cet « autre cap » évoqué par Derrida, qui est tout aussi bien « le cap de l'autre », et surtout « l'autre *du* cap » qui serait « l'au-delà de la tradition moderne » placée sous le signe de l'eurocentrisme, programme aujourd'hui « épuisé »⁹, au même titre que son contraire, l'un comme l'autre s'avérant incapables d'insuffler la moindre dynamique dans un monde globalisé. Comment, en d'autres termes, sortir d'une certaine habitude de pensée européenne ou occidentale fondée sur la dichotomie ? Quel pourrait être l'impact de la littérature et dans quelle mesure permettrait-elle de dessiner un chemin susceptible, peut-être, de mener vers une sortie de crise ? C'est à ces interrogations que tentent de répondre les contributions réunies dans ce numéro.

L'article de Judith Müller qui, au détour du roman intitulé *La Mer est là, ouverte* de l'auteure israélienne Judith Katzir, débusque le « dernier Européen » héritier de Zweig dans une vieille librairie de Jérusalem, îlot quelque peu anachronique, régi par les lois d'un autre temps en d'autres lieux et qui sera bientôt définitivement submergé par le cours de l'histoire, ne nous incite nullement à dessiner un nouveau cap par analogie avec ce qui fut sans doute l'un des visages les plus séduisants de l'Europe, avec ce « monde d'hier » qui donne son titre aux « Souvenirs d'un Européen » de Zweig. Dans le roman de Katzir, c'est la nostalgie en effet qui prédomine et qui, semble-t-il, a le dernier mot : le monde du vieux libraire est voué à la disparition et ne saurait accoucher d'un avenir.

Mais peut-être pourrait-on risquer l'hypothèse, suivant toujours le fil conducteur qu'est l'essai de Derrida, que ce « monde d'hier » – pour nous antédiluvien, antérieur aux deux catastrophes majeures qui ont marqué

6. — Bernard-Henri Lévy, *Hôtel Europe*, suivi de *Réflexions sur un nouvel âge sombre*, Paris, Grasset, 2014, p. 25.

7. — Voir à ce propos J. Derrida, *op. cit.*, p. 14.

8. — *Ibid.*, p. 20.

9. — *Ibid.*, p. 18 et 19.

le ^{xx}e siècle –, que la Double Monarchie austro-hongroise, cet « État naufragé et incompris » et pourtant sous maints aspects « exemplaire »¹⁰, aurait pu constituer « un acte de naissance européen », si l'on entend par Europe une responsabilité définie comme « une certaine *expérience de la possibilité de l'impossible* »¹¹ : la possibilité d'un État supranational voué à l'impossibilité de durer au cœur d'une Europe emportée dans la spirale vertigineuse de nationalismes agressifs et bientôt assassins ; l'expérience faite, d'une certaine façon, d'un « autre cap », d'un espace où le cosmopolitisme n'était pas contaminé comme ailleurs par un nationalisme soucieux de rimer avec lui sous le couvert ou le masque d'une mission universelle ou humanitaire (on songe bien sûr aux *Discours à la nation allemande* de Fichte).

Ce n'est donc peut-être pas tout-à-fait un hasard si c'est précisément un écrivain et essayiste autrichien, Robert Menasse, qui endosse le rôle de « messenger pour l'Europe » dans un plaidoyer dirigé contre les nationalismes. Apportant un démenti aux critiques régulièrement émises à l'encontre de « Bruxelles », paradigme de la bureaucratie et symbole d'un arbitraire moderne et responsable supposé de tous les maux, Menasse fait un éloge vibrant des fonctionnaires de la Commission Européenne qui contraste singulièrement avec le pamphlet de Hans Magnus Enzensberger visant « le doux monstre de Bruxelles » qui nous maintiendrait sous tutelle¹². Ainsi qu'il ressort de l'article de Julie Anne Demel qui met en parallèle le texte de Menasse et *Der hessische Landbote* de Büchner, les citoyens européens, trompés par leurs élites nationales, sont eux-mêmes responsables de leur propre immaturité et sont appelés à se ressaisir. C'est à eux qu'il incombe en priorité de redessiner le visage de l'Europe, repoussant, pour reprendre les termes utilisés par Derrida, aussi bien l'analogie (quelque chose comme un grand empire européen cal-

10. — Robert Musil, *Der Mann ohne Eigenschaften*, Gesammelte Werke in Einzelausgaben, hrsg. von Adolf Frisé, Hamburg, Rowohlt Verlag, 1967/8, p. 32 : « Dort, in Kakanien, diesem seither untergegangenen, unverständenen Staat, der in so vielem ohne Anerkennung vorbildlich gewesen ist [...] ».

11. — J. Derrida, *op. cit.*, p. 22 et p. 43 (souligné par l'auteur). Selon le projet du Prince héritier Rodolphe, cet « acte de naissance européen » (terme que nous empruntons à Derrida) aurait résulté de l'alliance du fédéralisme (les « États-Unis d'Europe » dont la Double-Monarchie représentait une « forme en miniature ») et des valeurs ou principes sur lesquels reposaient les démocraties occidentales, à savoir le libéralisme, la « liberté individuelle » et le « mépris de l'idée de race et de la haine raciale » (cf. Kronprinz Rudolf : « Die Vereinigten Staaten von Europa » (1886). Protokoll einer geheimen Unterredung mit Georges Clémenceau, in Eva Philippoff (Hrsg.), *Die Doppelmonarchie Österreich-Ungarn. Ein politisches Lesebuch (1867-1918). L'Autriche-Hongrie. Politique et culture à travers les textes (1867-1918)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2001, p. 61.

12. — Hans Magnus Enzensberger, *Sanftes Monster Brüssel oder Die Entmündigung Europas*, Berlin, Suhrkamp Verlag, 2011.

qué sur celui des Habsbourg), que la pure anticipation (l'Europe dont il faut redéfinir les contours pourrait s'appuyer sur l'existant, à savoir les régions qui, contrairement aux nations, ne succombent pas à la tentation de l'hégémonie).

Le romancier autrichien Michael Köhlmeier, auquel Maria Behre consacre sa réflexion, revisite pour sa part les mythes dans un certain nombre de ses écrits, dans un refus d'adopter la position des cyniques et suivant une démarche qui s'apparente à celle de Hannah Arendt effectuant une relecture du passage de l'*Odyssée* relatif au séjour d'Ulysse à la cour des Phéaciens. Toujours en quête d'un fil d'Ariane susceptible de nous guider dans le labyrinthe, il relate en outre dans son roman *Abendland* paru en 2007, ainsi que dans *Zwei Herren am Strand* (2014), des vies parallèles (Edith Stein et Emmy Noether, Churchill et Chaplin) représentatives d'un combat contre le nihilisme. Du dédale narratif se dégage l'image d'une Europe comme lieu précisément de la narration, qui s'appréhende à travers les récits eux-mêmes et au détour de l'odyssée de quelques figures mémorables permettant de « concevoir et penser une stratégie et une pédagogie du vivre ensemble »¹³.

À travers l'analyse des trois romans « européens » de Terézia Mora, Christian Kracht et de Saša Stanišićs, Alexandra Ludewig dresse dans une fresque baroque un état des lieux et des esprits à l'orée du XXI^e siècle, alors même que le rêve européen de paix et de prospérité, ravivé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, n'est plus qu'une « utopie tombée en discrédit » sous les coups que lui ont portés successivement la Guerre Froide, le conflit meurtrier dans les Balkans avec la résurgence de pratiques et d'un vocabulaire que l'on croyait bannis (ceux de « l'épuration » ou du « nettoyage » ethnique), et la mondialisation. Illustration du malaise croissant éprouvé en Europe ou face à l'Europe, ce triptyque n'en apparaît pas moins comme un espace ouvert à l'imagination pour l'émergence d'une littérature susceptible de ranimer l'enthousiasme pour l'Europe et de ménager peut-être de nouveau une place à l'utopie.

Sur ce même fond de crise et de désarroi, Ulrike Steierwald diagnostique une tendance à s'identifier à un lieu (*Ort*) qui s'accompagne de la résurgence de la notion de *Heimat*, longtemps demeurée tabou. Opposée à l'idée d'Europe, celle-ci retrouve paradoxalement sa pertinence à l'ère de la globalisation, dans une représentation de l'Europe comme une « constellation de points fixes ». L'auteure analyse la mise en ques-

13. — Nous reprenons ici les paroles de Jean Halpérin dans sa présentation de *Comment vivre ensemble ?*, Actes du XXXVII^e Colloque des intellectuels juifs de langue française, textes réunis par Jean Halpérin et Nelly Hansson, Paris, Albin Michel, 2001, p. 9. C'est à partir d'autres récits s'inscrivant dans une autre tradition – dont on mesure insuffisamment l'apport pour la constitution d'une conscience européenne ouverte à l'altérité – que le colloque s'appliquait à définir un horizon du vivre ensemble.

tion de cette nouvelle ordonnance prometteuse d'une relative stabilité et sécurité par le discours littéraire, cinématographique et théâtral, dans un recours à l'esthétique du grotesque instaurant une tension entre ces lieux « anthropologiques » où s'enracine l'identité¹⁴ et l'espace étranger, ouvrant ainsi la voie à une nouvelle compréhension et définition de l'identité européenne.

La contribution d'Elisabeth Tropper, qui s'appuie sur l'analyse de trois pièces de théâtre (l'une du dramaturge écossais David Greig, la seconde de l'auteur polonais Andrzej Stasiuk et la dernière de l'écrivain catalan Carles Batlle I Jordà), aborde sous un angle différent la dialectique du lieu et de l'espace. La crise identitaire qui alimente la xénophobie est liée ici, précisément, à la perte de repères anthropologiques : l'action se déroule dans des « non-lieux », des lieux frontaliers de passage ayant perdu leur identité et leur utilité (ils deviennent des lieux vacants, inutiles) avec l'ouverture de l'espace européen, traversé par des flux migratoires intérieurs, et lui-même inséré dans un monde globalisé. La situation transitoire, symbolisée dans la pièce de Carles Batlle I Jordà, intitulée *Transit*, par le lieu où se déroule l'action (le compartiment d'un train de grande ligne), fait naître un sentiment de précarité et de désorientation appelant les jeunes générations à penser l'Europe autrement, en intégrant les notions mêmes de mutation et de variabilité.

Les deux dernières contributions poursuivent la réflexion sur le théâtre comme lieu d'expérimentation de l'Europe. Éliane Beaufile analyse les stratégies développées par la dramaturge Katja Hensel, ainsi que la performance réalisée en 2009 au Theater im Bahnhof de Graz, pour faire de l'Union Européenne – voire du traité de Lisbonne – un objet de dramaturgie, dans une « mise en jeu », au sens littéral du terme, des débats qui agitent et fragilisent l'UE. Renouer avec la tradition piscatorienne du théâtre comme acte politique, transformer (dans la lignée d'Augusto Boal) la performance théâtrale en une forme de thérapie de groupe, privilégier l'humour comme moyen de sensibilisation sont autant de voies afin de (re)mobiliser les consciences et d'encourager la participation au projet européen.

D'une actualité brûlante, l'article de Simon Hagemann analyse à partir de trois textes récents (*Die Schutzbefohlenen* de Jelinek, *FRONTex security* de Kroesinger, et *Po.W.E.R.* d'Olaf Arndt) la « mise à l'épreuve » de la politique de l'immigration sur la scène artistique théâtrale. Si les stratégies esthétiques et les perspectives divergent d'un auteur à l'autre, tous s'accordent pour voir dans l'afflux de réfugiés et de migrants aux

14. — Les lieux anthropologiques, portant le signe de l'appartenance des individus, groupes ou communautés qui s'y réfèrent ont pour caractéristiques d'être « identitaires, relationnels et historiques » (voir à ce propos Marc Augé, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 69).

frontières extérieures de l'UE l'un des plus grands défis auxquels l'Europe se trouve confrontée. Il semble bien, en effet, qu'il y ait là, dans la réponse à apporter à cette catastrophe humanitaire, un triple enjeu : identitaire, culturel et éthique. L'Europe se montrera-t-elle à la hauteur de l'affirmation et de la défense des droits de l'homme constitutive de son identité ? Saura-t-elle faire le pas en direction de « ce qui n'est pas elle », sera-t-elle capable d'une telle avancée « exemplaire », ou s'entêtera-t-elle dans le refus de « la différence à soi » ou « différence *avec soi* », laquelle est au fondement même de toute véritable culture de soi « *comme culture de l'autre* »¹⁵ ? Enfin, dans le registre de l'éthique : la précarité qui caractérise, ainsi que l'illustrent ces exposés, la situation d'un nombre croissant de citoyens de l'UE, et qui provoque un mouvement de repli sur soi qui alimente les populismes, fera-t-elle signe, à l'inverse, vers la reconnaissance et l'accueil de l'autre dans son extrême vulnérabilité ?¹⁶.

Cette conversion du rejet en accueil pourrait ainsi être lue, à la lumière de Derrida, comme une tentative pour « *inventer un autre geste, une longue geste en vérité [...]* pour assigner l'identité depuis l'altérité, depuis l'autre cap et l'autre du cap, depuis un tout autre bord », afin de raviver « l'“esprit” même de la promesse »¹⁷.

Andrée Lerousseau
Université de Lille 3

15. — J. Derrida, *op. cit.*, p. 16 où Derrida souligne également que « *le propre d'une culture, c'est de n'être pas identique à elle-même.* »

16. — La nécessité éthique d'une reconnaissance de la vulnérabilité était au centre de la réflexion menée par Judith Butler lors de sa conférence intitulée « Précarité, deuil et “reconnaissabilité” » qui s'est tenue à l'Université de Lille 3 le 2 avril 2010, à l'initiative de l'UFR de philosophie et du laboratoire de recherche STL.

17. — J. Derrida, *op. cit.*, p. 33 et p. 13.